Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 11

Artikel: Point de vue
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211173

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

prenons qu'un; c'est, du reste, l'un des plus communs.

Combien en est-il d'entre nous qui, passant une soirée au café avec des amis ou seulement des connaissances, rentrent chez eux à l'heure où ils s'étaient proposé de le faire, commandent la consommation qu'ils désirent ou qui convient le mieux à leur état de santé, qui, sans s'ennivrer — car le cas est hors de cause — ne boivent où ne mangent pas plus qu'ils ne l'auraient voulu ou dû?

On vient avec des résolutions bien arrêtées. Elles se heurtent à la proposition ou à l'insistance, d'ailleurs tout à fait exempte de malice, d'une ou de plusieurs des personnes en compagnie de qui l'on est. Et l'on fléchit, lâchement, alors que sans faire tort à quiconque, sans fâcher même quelqu'un — car bien sot qui s'en fâcherait — on aurait dû résister et faire acte de sage liberté.

Et c'est comme ça dans foule de circonstances de la vie, où le plaisir ou l'agrément personnel, seul en jeu, est ainsi sottement sacrifié à une ridicule faiblesse de caractère.

Au lieu d'avoir toujours plein la bouche du mot de liberté, que ne pratiquons-nous davantage celle-ci; surtout, que ne nous faisons-nous un devoir de la respecter mieux chez autrui et en nous-même. C'est une habitude à prendre. Les difficultés ne sont affaire que de quelques jours.

A la liberté! J. M.

A propos du président Dumur.

Ce n'est pas en 1837, mais en *1838*, le 25 mai, que naquit, à L'Etivaz, Benjamin Dumur. Le président nous disait avec humour, en faisant allusion au voyage difficile de ses parents qui, du pied du Jura, s'en allaient au Pays-d'Enhaut: «J'étais en route»! A ce moment les voies de communications n'étaient que d'étroits chemins et les meubles transportés à dos d'homme.

L. M.

LA FOIRE AUX JAMBONS

Nous sommes en plein carême. Les vers que voici — ils ne sont pas d'aujourd'hui et nous tombent sous la main, par hasard — sont donc bien de saison. La «foire aux jambons», à laquelle ils font allusion, est une tradition parisienne très ancienne et bien connue, qui, cette année, comme bien d'autres choses, hélas! pâtira sans doute de la guerre.

Quelle coutume singulière,
Pendant les jours maigres on fait
Le commerce extraordinaire
Du cochon, comme chacun sait.
Libres-penseurs, gens de théâtres,
Gens de toutes conditions,
Pendant trois jours ont, idolâtres,
Fêté les marchands de cochons.

C'est la fête des victuailles,
De la chair défendue aux juifs,
On voit partout les cochonailles,
Les saindoux, les graisses, les suifs;
Les charcutiers ne sont pas chiches
De fleurs, de rubans, de festons;
Chacun sait bien que l'on dit : Riches
Comme des marchands de cochons.

D'une couronne de saucisses
Se pare maint client badin,
Quelques autres ont des caprices
Pour des aunes de noir boudin.
Lui, le marchand emplit sa caisse,
Pour faire avec ses picaillons,
Beaucoup de lard dans sa vieillesse,
En riche marchand de cochons.

J'ai vu passer dans cette foule
Certaine beauté de hasard
Qui, d'ordinaire, passe et roule,
Le soir, le long du boulevard :
— Regardez cette jaune mine,
Dit un étalier sans façons :
« Mais, ma chère, on craint la trichine
» Parmi les marchands de cochons. »

Paul Burani.

La manière. — On parlait l'autre jour d'un monsieur, très infatué de sa personne et qui, entre autres prétentions, a celle d'être polyglotte.

— C'est un homme étonnant, disait quelqu'un, il parle toutes les langues!

— Oui... indistinctement.

ON' A BOUN' ALEÇON

Clia guierra à tot bresî; l'a dzo binfé daô mau, l'ein a dai poûron sordâ écliaffâ, neyi, eincrottâ dein lou pacot dé la poûra Belgiqua et dein clia Pologne assebin. Dein lè gazettes on lhiai que lou grand Gueliaumou l'ein a dzo yu tzesî doû melions de cliaô medzecampoûta.

Et pu tot té dzein que sont malâdou, affamâ, défréguelhy, sein pûre on bocon dé pan ou dé tomma po medzî, sein pûre on'a dzenelhyre, on'a caborna por sé réduire quand fâ sti pou teimps dé renoille. Et por noutra Suisse, quiè d'imbarras, dé trafi avoué tî cliau bravou sordâ d'obedzî dé veillî à noutré frontières. Sein comptâ la pouâre que l'ont praô dzin dé veire lé z'Allemands arrevâ sein tapâ à la porta per tzî no.

Por rébaillî on pou l'accouet à ti lè dzeins que sont adi agrulâ dein laô pantet, fudrai bin mé dé crânou lurons quemin Audiuste à l'assesseur de Velâ-Botzâ, quand l'a baillî sti rude einvellion à on'a tzaravoutâ dé commis-ravageu.

A la pinta d'avau, stî commis-ravageu — né sé pâ à quoui l'est — ne desâi-te pas :

— Ouin, no, lé z'Allemands, on sé fot dé tî voutron sordâ ai frontières, atant quie dé la moqua dé tzat Quand on arai dédjonnâ à Schaffoûse avoué daô ruti dé muton, dînâ à Bernâ avoué on'a coussad'ors, soupâ à Dzenèvâ avoué on fricandeau dè dzenelhîou; bin repessu, on sarai à Lyon d'on chaut dé pucè.

Mâ Audiuste quand l'a z'u oïu cliau poutés raisons, se revîre sur sa chôla et ein vouaitint l'autrou aô blian dai gè, l'ai fâ dinche :

— Quemin dité-vo, monsu? Redité-vaî cein on yâdzou!

Te raôdzai se lou commis-ravageu, sein avâ on'a brequa de vergogne, l'a pas z'u lou front dé requemincî son symbole.

— Sti yâdzo, yé oïu que répond Audiuste, mâ vo z'îte pas encora prâo pansu po preindre Dzenèva dinche, stané, crayou que vo z'ai aôbllia on répé.

— Quié volliai-vo dere, eimpliâtrou dé païsan?

— Pas grand affère, renquie on bet d'aleçon.

Adon Audiuste einvouille à sti coquien dé dzanlhiaô on'a motcha que la fê arrevâ quemin on vî, lé quatrou fai en l'ai, à l'autron bet daô cabaret, sin manqua de l'ai copâ lou subliet.

Vo pouadé chondzi quinna pota fasai lou tabornîô po sé relèva et quinna récaffaiè lé dzins l'ont pu fêre dein clia pinta, quand l'ont yu panâ s'on bî bliantzet tot mounet et sa rêta que l'ai fasai mau et assebin sti cârrou on bocon pllie avau qué lourognon. Po ein fini, quand l'eut ramassa sa betatze po fotré lou camp, l'a oïu Audiuste lai dere :

— Quand vo z'arai prâ noutra Suisse, venîdé pîre tzi no à Velâ-Botzâ on vo bailléret quemin voue, on fameux petit goutâ.

David dao Teliet.

LE FRANÇAIS POUR RIRE

Un professeur de Berlin vient de déclarer que les Lorrains sont incapables de parler correctement cette langue française qu'ils s'obstinent à bredouiller et que seuls les philologues de Brandebourg pourraient la leur apprendre. Et les railleries fusent dans les vieux salons de Metz. Depuis un mois, on collectionne les textes français rédigés par les Prussiens. On les lit, on les commente, on s'en amuse énormément. C'est une littérature invraisemblable et qui eût fait envie aux plus échevelés de nos décadents d'avant-hier. On me lit un prospectus qui arrive tout droit de Leipzig : c'est la réclame d'un industriel « pour la fabrication des pierres naturelles et factices »; il se cherche des clients dans la ville de Metz. J'en détache quelques perles choisies entre vingt :

« Aujourd'hui la toute branche des pierres naturelles et factices à le plus grand intérêt et chacun compte exécuter maintenant d'être le premier pour recevoir la licence pour un département et province. Vous voulez considérer, s. v. p., monsieur que le brevet Thomas n'est pas une introduisante et charlatane chause et affaire. C'est une excellente chause qui est introduite en Allemagne et Autriche plusieurs fois, il s'est montré à la manière la plus meilleure et à chaque fabricant, il rend plus de profit en matière lucrative. » L'industriel explique ensuite la méthode de fabrication; c'est d'une simplicité extrême et d'une limpidité de cristal. Entre autres « chauses », il explique ceci que « toutes les laines de pierres polies, souillées par de poussière, saligauderies, crasse, etc. sont essuyées par des linges ou draps, plongées à saumon sans qu'à moindre notre polissure s'en souffrirait en quelconque manière. » Et il termine par un argument irrésistible qui va faire affluer à son comptoir toutes les commandes lorraines.

Il explique qu'« en peu de temps, la maison s'est acquis la confidance, y bien fondée par des preuves nombreuses de tous les fabricants grands et petits, et de la plupart des grands établissements de cette branche et aussi de tous les capacités et homme en génie et cette argumentation et notre recommandation la plus meilleure à disposition des beaucoup des expériences et des résultâts nombreuses. »

Il faut entendre lire cette prose par un Lorrain : il poitrine, il se cambre; il déforme sa bouche, se gonfle la gorge; il gronde, il grogne; il crache les syllabes, il les vomit. Et il est sérieux avec cela; très droit, très solennel, vous jugeriez qu'il a avalé le sceptre de Guillaume. A la fin, il n'y tient plus, et la dernière phrase de l'industriel va se perdre en un immense éclat de rire qui doit résonner jusqu'aux portes de Potsdam.

C. Lesigne.

(Pélerinage de littérature et d'histoire.)

Point de vue. — M. R. donne son adresse à l'une de ses connaissances, qui la lui demande.

— Oh! là là, fait ce dernier, comme vous demeurez loin!

— De chez vous, oui, mais de chez moi, pas.

ET LE VEAU?...

Vous la croirez, si vous voulez, mais voici ce que nous avons pu lire dans un journal de l'époque.

Le tambour d'un régiment suisse passait pour un des plus robustes mangeurs dont les annales de la gourmandise fissent mention. Un de ses officiers en racontait les prodiges à un officier français. Comme celui-ci paraisait incrédule :

— Je parie vingt-cinq louis, dit vivement l'